

XYZ. La revue de la nouvelle

Nulle part et personne à la fois

Catherine Ego



Numéro 128, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ego, C. (2016). Nulle part et personne à la fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 63–68.

Nulle part et personne à la fois

Catherine Ego

DANS LE MÉTRO, face à moi, il y a cet homme qui tient tant bien que mal une pile de feuilles sur ses genoux. Il les surligne à grands traits furieux en serrant son marqueur jaune d'une main ferme. Il surligne, les mâchoires crispées, le regard dur. Parfois, il s'arrête. Il lève alors son feutre comme un oiseau de proie dans un ciel serein, puis sa main s'abat de nouveau, impitoyable, et les feuilles tremblent en petit tas désordonné sur ses genoux.

En me levant pour sortir de la rame de métro, je regarde ce qu'il surligne avec tant de hargne. Pas un mot d'écrit là. Seulement de grands traits jaunes. Ses feuilles sont vierges.

Maman disait que je n'irais nulle part dans la vie, que j'étais trop maigre, trop terne, que j'avais le cheveu trop rare et gras. Elle me haïssait. Maman se trompait de cible : c'est mon père qu'elle aurait dû haïr. Au contraire, elle en était follement amoureuse. Il était beau comme un dieu. C'est ce qu'on m'a dit. En réalité, mon père était un imbécile, un bellâtre, oui, tout juste bon à rouler des mécaniques pour séduire les filles. Une fois la fille engrossée, *ciao bella!* Il filait comme un renard sans laisser de nom à l'enfant. Cela se savait, mais elles y croyaient toutes. Toutes, l'une après l'autre. Au fond, ma mère aussi était une imbécile.

Sur le trottoir, il y a cette femme qui marche. Le dos appuyé contre un mur, j'attends. Je ne sais pas encore quoi. Je regarde les gens passer ; certains d'entre eux seulement. La femme avance d'un pas sûr. Elle porte un tailleur bleu marine et des chaussures à talons ; des chaussures assez massives, mais avec des talons. Elle a les cheveux tirés en un chignon strict et la mine un peu austère, un peu sèche. On dirait une

bonne sœur qui aurait réussi. À voir sa sacoche de cuir, on se dit qu'elle doit être avocate. En tout cas, elle a de l'argent. Je ne pense pas qu'elle soit mariée. Enfin, je n'en sais rien.

La femme arrivera bientôt à ma hauteur. Je comprends soudain pourquoi je n'arrive pas à détacher mon regard d'elle. Elle a une « coquetterie dans la démarche », comme aurait peut-être dit la mère de maman. Elle ne boite ni ne claudique. Néanmoins, son pas n'est pas régulier. Malgré son chignon strict, son tailleur austère de bonne sœur et son regard de tueuse sèche, elle marche d'un pas dansant. Assuré, oui, mais dansant. Ses pieds m'hypnotisent, impénétrable chorégraphie. Et d'un coup, tout est clair. Je le vois : discrètement, elle saute à la marelle. Trois pas impeccables droite-gauche-droite sur une ligne centrale plus que parfaite ; on dirait une mannequin défilant sur une passerelle. Au pas suivant, le pied droit s'écarte un peu du milieu, puis le gauche. Et le pied droit repart, se pose de nouveau sur la médiane imaginaire. Puis le gauche avance, un rien à l'écart du centre ; puis le droit, lui aussi légèrement décalé. Ensuite, elle reprend. Cette femme à la mine sèche qui dévore d'un pas assuré ce trottoir du centre-ville : elle joue à la marelle.



C'est vrai que je suis malingre et terne, au cheveu rare et gras. Maman disait que je ne serais jamais personne. Elle aurait sans doute voulu dire *nobody*. Elle devait trouver le mot trop peu distingué pour elle, trop commun. Elle devait se retenir très fort pour ne pas s'abaisser à cela. Elle me vomissait. J'étais l'avorton qui l'avait ravalée au rang des autres, des innombrables abandonnées à peine engrossées, à peine devenues outres, toutes devenues amères en même temps que mères ; aucune d'elles n'est devenue maman. Elles gardent toutes au cœur le souvenir ébloui du bellâtre qui les a séduites et délaissées à peine bourgeonnantes de leurs avortons respectifs et elles haïssent leurs enfants. Aucune n'en a eu d'autres ; aucune n'a refait sa vie, pleines à craquer

qu'elles sont encore du bellâtre, de sa semence et de sa surhumaine beauté. Ma mère n'a pas fait exception. C'est normal, en somme : il les choisissait toutes sur le même modèle.

Au coin de la rue, un groupe de jeunes sollicite des adhésions ou des dons pour une cause humanitaire. Ou écologique ? Je ne sais pas. Ils ont des T-shirts blancs et des dossards bleus montrant qu'ils font partie d'un même organisme. Pour plus de sûreté, ils ont aussi des cartons d'identification dans des pochettes en plastique autour du cou. Ils font sérieux ; ils sont pourtant si jeunes ! Blindés d'enthousiasme, ils sourient beaucoup. Une jeune fille de leur petite troupe m'aborde en me demandant si j'aime la nature. Que voulez-vous répondre à cela ? Je lui dis que j'adore la nature, c'est tellement important ! La jeune fille s'illumine. À croire que personne ne lui a jamais répondu cela. À croire que les gens disent ce qu'ils pensent : que c'est bien beau, les canards et tout ça ; mais six cylindres qui rugissent sous le capot, et on se sent quelqu'un. Paraît-il. Personnellement, je l'ignore, car je ne possède pas de véhicule à moteur. Maintenant, la jeune fille me demande si je connais son organisme. Je lui dis non pour qu'elle me parle encore. Elle a de beaux yeux. Elle est radieuse, jeune, blonde et elle sourit beaucoup. Elle doit sentir bon. Je le connais, son organisme ; on les voit partout : ils se suspendent à des ponts, prennent d'assaut des plateformes pétrolières, déploient des banderoles sur les façades des parlements. Quand je lui dis non, pourtant, elle me croit. Enfin, elle fait semblant, peut-être. En tout cas, elle a l'air ravie et sort de son sac en toile de jute une belle brochure en couleur avec des canards dessus, justement, et aussi des batraciens. Elle dit cela : « Des batraciens. » Moi, j'aurais dit : « Des crapauds. » En fait, je n'aurais rien dit du tout : j'aurais mis quelque chose de plus joli sur ma brochure. Mais chacun fait comme il pense. La jeune fille parle, volubile. Elle est jolie, vraiment. Souriante et blonde, elle décrit des trucs sinistres : le pétrole, les pesticides, les OGM et tout ça. Je me surprends moi-même à lui sourire. Il fait soleil, je le sens dans mon cou. Je sais déjà que je lui donnerai les cinquante dollars de 65

l'adhésion annuelle et que je n'ouvrirai jamais leurs lettres. Et puis, son sourire me met mal à l'aise. Et puis, il me glace. La jeune fille a un morceau de quelque chose entre les dents. C'est gênant. J'essaie de ne pas regarder. Je ne souris plus, je ne sens plus le bonheur me couler dans le cou. Ce qu'elle a entre les dents, c'est un morceau de viande crue. Son corps est devenu moins souple; son regard, fixe; son sourire, carnassier. Elle sent le sang et elle sait que j'ai compris, que je sais: cette jeune fille si fraîche dévore de la viande crue et elle aime sentir le sang lui couler de la bouche. Quand elle le peut, elle dévore même de petits animaux vivants.

Maman disait que je serais toujours minable. En cela, elle avait raison. J'ai une vie sans éclat, pas heureuse ni malheureuse. Cependant, je n'en conçois pas d'amertume. Si j'avais un soupçon d'orgueil, j'en éprouverais même peut-être quelque fierté. Je sais que je ne suis rien, et cela me plaît.

Maman disait que je n'irais nulle part et que je ne ferais rien de ma vie. En cela — excuse-moi, maman — elle avait tort. Je vais partout et je fais quelque chose. Je vais même partout parce que je fais quelque chose que personne ne fait: je regarde les gens. Je ne les scrute pas, ne les décède ni ne les décrypte. Je laisse errer mes oreilles et mes yeux autour d'eux, sur eux. Tôt ou tard, leur folie vient à moi. Ils en ont tous une, parfois plusieurs. Ils la cachent au fond d'un sac à dos ou d'une sacoche, mais elle me parle. Je ne suis pas de ces superhéros qui voient à travers les murs; je vois ce qui est là et c'est déjà beaucoup, beaucoup trop, parfois. Je vais partout: j'entre en eux. Moi, la folie ne m'habite pas. Je n'agite pas convulsivement mes clés dans ma poche pour me sentir exister, moi. Je ne laisse pas la radio allumée pour mon chien quand je ne suis pas là alors que je le sais complètement sourd. Je ne découpe pas dans les journaux des bons de réduction pour des rasoirs triple lame alors que je n'en utilise pas. La folie ne m'habite pas. C'est une compagne qui respire ailleurs, chez les autres, tous les autres ou presque. Mais elle m'aime et je l'aime aussi: elle me fait signe de la

Une femme m'observe. Elle est assise à une terrasse, comme moi, mais de l'autre côté de la ligne irréprochable des petits arbres du terre-plein qui coupe la rue en deux. Cela fait déjà longtemps qu'elle m'observe. Elle croit que je ne le sais pas. Je sens un rire qui me monte à la gorge, mais je ne rirai pas. Je ne veux pas l'effaroucher.

Je ne la connais pas. Je ne l'ai jamais vue. Je la comprends déjà. Bientôt, je prendrai une grande inspiration, je lèverai soudainement la tête et la regarderai droit dans les yeux. Elle sursautera; elle aura un peu peur, même, parce qu'elle ne s'y attend pas. Elle ne sait pas encore; cela se voit. Un doute émerge en elle, mais elle ne le perçoit pas, pas encore, pas vraiment. Elle comprendra vite, pourtant; elle s'apaisera. Elle comprendra que la folie n'habite pas en moi, pas plus qu'en elle, mais qu'elle me fait signe, comme à elle. Elle ou moi, alors, traverserons la rue pour aller rejoindre l'autre. Nous nous dirons des banalités; nous sourirons beaucoup. À mots couverts, je lui parlerai des miens; elle me parlera des siens: ceux et celles que j'ai rencontrés, comme elle; ceux et celles qu'elle a fini par croiser, comme moi. Nous nous reverrons peut-être. Il se peut même qu'elle me présente un jour certains des siens et que je lui présente certains des miens. Nous sommes ainsi plusieurs. Combien? Je ne sais pas. Nous nous croisons parfois au hasard des rues. Chaque fois, nous nous reconnaissons. Certains pourraient dire que nous formons une confrérie, une consœurrie. Nous-mêmes, nous ne disons pas cela: nous n'en parlons simplement pas. Nous l'évoquons à mots couverts, la première fois seulement, pour vérifier. Plus jamais par la suite. Sans nous l'être dit non plus, nous ne prononçons jamais le nom de qui nous a menés là. Il l'a emporté avec lui. Nous allons au cinéma, au café pour parler d'autre chose, pour rire. Nous devenons des amis. Comme tout le monde, quoi. Sauf cette règle absolue qu'aucun, aucune d'entre nous n'a jamais formulée, mais que nous respectons tous et toutes d'instinct. En ce sens, oui, on pourrait dire que nous formons une confrérie, une consœurrie. La règle est simple: une fois le premier contact établi,

la première rue traversée, la vérification faite et la certitude acquise, jamais nous ne parlons de cela.

Parfois, tandis que nous sommes attablés à une terrasse, un homme passe devant nous, une femme, un vieillard ou un enfant. Sa folie nous fait signe de la main. Le vieillard semble égaré; il arrête les gens pour leur demander son chemin. En réalité, il sait très bien où il se trouve. Il est engagé dans un combat titanesque contre le temps. Il est convaincu qu'en le faisant perdre aux autres, il en gagnera contre la mort. L'enfant qui passe éclate soudain de rire, puis lance autour de lui des regards gênés. Cependant, il continue de sourire comme s'il ne pouvait s'en empêcher. Il semble se rappeler une excellente blague, connue de lui seul et de quelques initiés dont il serait très proche. En réalité, il est seul. Seul dans cette rue, seul chez lui, seul en lui; seul. Sa folie nous fait signe de la main. Alors, sans nous regarder, nous baissions les yeux. Nous savons que chacun, chacune d'entre nous a vu la folie de l'homme, de la femme, du vieillard ou de l'enfant. C'est d'ailleurs à cela que nous nous reconnaissons entre nous. Nous relevons les yeux et continuons de parler, de rire. Comme tout le monde, quoi. Il arrive que certains d'entre nous éprouvent de l'amour l'un pour l'autre; de « l'amour amoureux », pourrait-on dire. Oui, il nous arrive de rencontrer parmi nous un cœur frère, une âme sœur. Quels drôles de mots... Ils me glacent le sang. Oui, il nous arrive de nous aimer. Après tout, qu'avons-nous à nous reprocher? Rien. C'est comme ça, voilà tout. Personne n'est coupable. En tout cas, pas nous.

Néanmoins, jamais nous ne nous reproduisons entre nous. C'est l'autre règle non écrite que nous respectons tous et toutes d'instinct. Sans nous en parler, nous faisons très attention à cela. Nous ne prenons pas le moindre risque de nous reproduire entre nous. Nous savons trop bien quels monstres jailliraient de nos accouplements. Nous sommes tous et toutes les enfants de mon père.